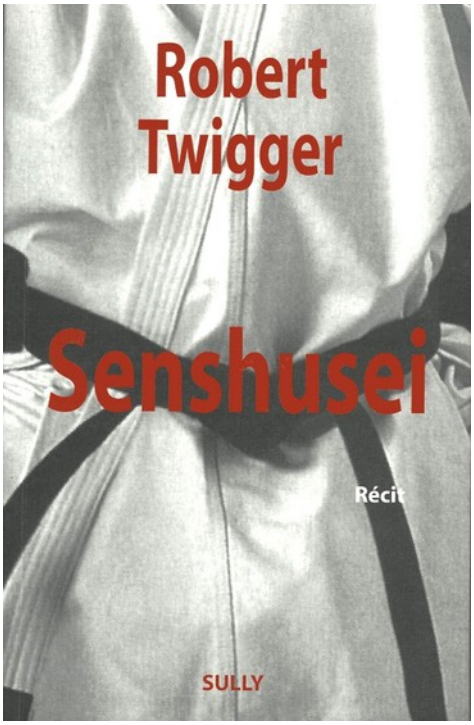
PYJAMAS BLANCS EN COLÈRE



Voici un livre que j'avais feuilleté il y a une vingtaine d'années dans une librairie japonaise de Paris, qui m'avait paru intéressant et dont, malheureusement, j'avais omis de noter tant le titre que le nom de l'auteur, l'écrivain britannique Robert Twigger. Je me souvenais seulement du fait que ce dernier avait suivi pendant onze mois une formation de la police anti-émeute de Tokyo dans l'école du redoutable maître d'aïkido Gyozo Shioda (1915-1994). En recherchant récemment ce bouquin, je suis d'abord tombé sur celui de Jacques Payet, *Uchideshi: Dans les pas du maître* (Budo Éditions, 2021). Intéressant sans nul doute pour un passionné d'aïkido, ce récit de servitude volontaire _ il fallait assister le grand-maître jusque pour son bain ! _ fut loin de m'enthousiasmer. Et puis Alléluia !, l'un de mes élèves finit par m'apporter l'opus de Twigger dont je ne m'étonnais plus de ne pas avoir retenu le titre incompréhensible : *Senshusei* (Sully, 2002). Celui-là par contre, je l'ai dévoré. L'auteur a pris un malin plaisir à s'extirper de l'étroitesse du dojo et de ses fantasmes pour en brosser avec humour un tableau sans concession.

Senshusei

Le titre original du récit de Twigger, *Pyjamas blancs en colère*[1], traduit bien mieux son ton provocateur que le terme *senshusei* qui signifie platement « cours spécialisé ». Il s'agit d'une formation annuelle organisée par le siège de l'aïkido Yoshinkan, situé dans le quartier de Shinjuku à Tokyo, et destinée aux forces de police ainsi qu'aux étudiants étrangers aspirant à devenir instructeurs. L'aikido Yoshinkan, que Twigger présente comme « un étrange mélange, d'ultratraditionnalisme, de tenues idiotes et de violence »[2] était considéré à l'époque comme le plus dur parmi les styles d'aïkido, et le cours *senshusei* comme l'entraînement le plus extrême proposé par le dojo central. Les stagiaires devaient souffrir en silence et, ajoute l'auteur, « vénérer les professeurs comme des dieux ». S'inscrire au milieu des années 1990 pour ce qui apparaissait comme une longue période de supplices physiques et moraux fut un défi pour l'auteur, un expatrié désargenté vivotant de cours d'anglais et qui reconnaissait lui-même n'avoir jamais été en forme ni courageux. Si rien ne vient prouver que Twigger se transforma en super guerrier à l'issue de ce

1 *Angry White Pyjamas.* Cet ouvrage a reçu en 1998 les prix Somerset Maugham et William Hill du meilleur livre de sport.

2 Robert Twigger, *Senshusei*, page 235.

parcours du combattant, il n'en aiguisa pas moins son regard à observer le spectacle souvent navrant offert tant par des *gaijins* (étrangers) masos que par leurs instructeurs tortionnaires, les *sensei* Chida, Chino, Shioda Junior, le Canadien Mustard, etc. Dans cet environnement délétère par bien des aspects, les policiers désabusés semblaient les seuls à garder quelque bon sens. Enrôlés la plupart du temps par obligation professionnelle, ils subissaient les cours sans passion morbide avec pour bon nombre d'entre eux la ferme intention de laisser tomber l'aïkido dès la fin de leur formation. Le grand maître Gozo Shioda quant à lui n'apparaissait plus alors que rarement dans le dojo, figure quasi fantomatique, éclipsée par sa légende. L'annonce de son décès déclenchera une explosion de joie chez un Twigger exténué qui n'y verra que la possibilité de lever le pied pendant les deux semaines de deuil.

Uke

L'objectif de la formation *senshusei* décrite par Twigger visait autant à acquérir une maîtrise technique qu'à forger ce que les adeptes des arts martiaux les plus durs nomment le mental. Pour ce qui est du premier point, la recette pédagogique résidait dans la répétition à outrance. Cela commençait par les fondamentaux tels que les chutes et plus particulièrement les « flips » qui consistent à tourner sur soi-même dans les airs et à atterrir sur le côté du corps. Il faut donc imaginer un cours d'une heure consacré à ce genre de culbutes répétées encore et encore jusqu'à développer des hématomes sur lesquels l'étudiant devra néanmoins continuer d'atterrir. C'est là qu'intervient le second point puisqu'il s'agit d'endurer la douleur, la souffrance imposée par l'exercice ou le partenaire plus ou moins sadique qui ne cesse de vous tordre une articulation déjà douloureuse. Twigger s'attarde d'ailleurs sur la description des *dogi* (vulgairement désignés chez nous comme « kimonos ») ensanglantés et autres détails tels ses propre genoux suppurants, conséquence de la pratique agenouillée (*suwari waza*). On imagine les éventuelles dérives de ce genre d'entraînement dans un cadre strictement hiérarchisé où le collectif prime sur l'individu. En outre, à la différence des sports de combat, l'aïkido se caractérise par une dissymétrie entre celui qui attaque de façon conventionnelle (par exemple avec *shomen uchi*, une frappe descendante du tranchant de la main) et celui qui reçoit. Désigné par le terme *tori*, ce dernier est souvent un adepte avancé, un senior dans la pratique, ou un instructeur qu'il faudra servir au mieux tant dans la partie active (une attaque propre) que dans sa suite passive (une chute impeccable). Selon Twigger, dans les cours *senshusei* le rôle de l'antagoniste, *uke*, consistait principalement à attaquer et « se faire tabasser ». Concrètement, cela pouvait aller jusqu'au KO ou la blessure, le maître Chino, par exemple, étant signalé comme possédant le record de fractures infligées aux stagiaires. Ainsi, un élève policier pouvait s'être fait briser le coude en servant de cobaye à ce *sensei* puis, après six semaines d'arrêt, se faire casser à nouveau le coude par ce même individu le jour de son retour au dojo !

Aïkido théorique

Un des principaux thèmes du livre est donc l'étonnante brutalité assumée par les adeptes d'un art martial fréquemment présenté au grand public comme fondé sur l'harmonie et non-violent. Les experts les plus clairvoyants, à l'instar d'Ellis Amdur, ont des choses intéressantes à révéler sur ce mythe ainsi que sur la prétendue sagesse des maîtres[3]. Concernant Shioda, Twigger rapporte notamment des récits figurant dans l'autobiographie de celui-ci, et, dans un autre chapitre et sans en avoir l'air, met ces épisodes en perspective avec un incident survenu dans une boîte de nuit tokyoïte dont il fut le témoin. Formé au judo et au kendo dès son plus jeune âge, Shioda devint le disciple du fondateur de l'aïkido, Morihei Ueshiba (1883-1969), au début des années 1930. Il raconta plus tard avoir ressenti le besoin de tester ses nouvelles capacités et s'être rendu à cet effet dans les bas-fonds de Tokyo avec un camarade du dojo. Avisant une bande un peu louche, il traversa le groupe en jouant des épaules pour s'arrêter devant celui qui en semblait être le chef et, sans crier gare, lui asséner un *atemi* déclenchant ainsi une bagarre qui se termina à l'avantage des deux *budoka*[4]. Dans une autre anecdote, Shioda alla jusqu'à décrire comment il défigura vicieusement un adversaire à

3 Cf. Ellis Amdur, *Duel avec O-sensei: Lutte contre le mythe du guerrier sage*, The Ran Network, 2021.

4 Un *budoka* est un adepte d'une voie (do) martiale (bu). À l'époque où Shioda fit ses premières armes, l'aïkido était désigné par le terme *aïkibudo*.

l'aide d'un tesson de bouteille… Ainsi, Twigger n'hésite pas à le présenter comme « un salopard coriace à la recherche de victimes à tabasser, scientifiquement bien sûr ». Tout cela est aux antipodes de la scène vécue un demi siècle plus tard par l'auteur dans laquelle l'un de ses amis, un prof d'anglais ignorant tout des arts martiaux mais taillé en athlète, intervint calmement au milieu d'un groupe de motards nippons surexcités sur le point de lyncher un pauvre type. Dans une formidable démonstration d'aïkido théorique, ce dernier désamorça la violence en instaurant un dialogue avec le chef de la bande puis prit le malheureux sous son aile pour le ramener tranquillement dans la sécurité de la boîte de nuit. Revenu à table avec Twigger, qui le secondait mais n'en menait pas large, le pacificateur resta discret sur son exploit malgré une assistance féminine anxieuse de savoir ce qui s'était passé. Un point de plus contre le cogneur Shioda qui publia sans vergogne ses douteux exploits.

Osu !

Dans son livre, Jacques Payet explique que l'expression « osu », que l'on entend à tout bout de champ sur les tatamis, vient des milieux militaires. Signifiant littéralement « pousser », utilisé pour saluer, témoigner du respect et donner son assentiment, ce terme témoigne d'un aspect essentiel des arts martiaux modernes qui doivent autant à l'héritage fantasmé des samouraïs qu'à l'idéologie militariste qui les vit se développer. Ainsi, lorsque l'on y parle « d'Esprit » il s'agit moins de spiritualité que de cet ensemble de « qualités » que l'empire expansionniste du Soleil levant attendait de ses soldats : obéissance inconditionnelle, soumission totale au groupe, capacité à endurer brimades et souffrance, sens du sacrifice jusqu'à la mort volontaire, etc. Et c'est bien dans ce sens que les stagiaires *senshusei* subissaient un dressage de onze mois ponctué de « punitions de camps de prisonniers » (Twigger). Il n'y avait d'ailleurs pas moyen d'échapper à ce conditionnement puisque les blessés devaient quand même assister aux cours soit assis figés sur une chaise si la lésion concernait le bas du corps, soit en *seiza*[5] _ posture agenouillée qui constitue déjà en soi une torture _ si la blessure se situait au-dessus de la taille. Mais bien sûr il s'agissait toujours de cultiver l'Esprit… Twigger rapporte plusieurs exemples de mauvais traitements caractéristiques des pires dérives d'une discipline militaire, comme cet élève poussé à poursuivre l'entraînement alors qu'il se plaint de maux de tête et qui finit par succomber sur le tatami à une hémorragie cérébrale. La pression exercée sur le groupe par les instructeurs est parfois impitoyable, certains s'acharnant sur ceux qu'ils jugent être des maillons faibles tel ce *senshusei* en surpoids, victime désignée des brimades de ses instructeurs mais qui résiste jusqu'au point où, lors d'une beuverie obligatoire, il parvient enfin à gagner le respect de l'assistance en se brûlant volontairement l'intérieur de la bouche avec un bout de carton enflammé...

Pax japonica

Gozo Shioda fut sans nul doute un immense artiste martial, dans le registre des authentiques durs-à-cuire. À partir de 1952, lorsque le Japon retrouva un semblant de souveraineté après l'occupation américaine, il se consacra à la diffusion de son style particulier d'aïkido, le Yoshinkan (littéralement : le lieu où on cultive l'Esprit), devenant notamment instructeur en chef de la police de Tokyo ainsi que de la force aérienne d'autodéfense japonaise, cela dans un climat de guerre froide et de lutte anticommuniste[6]. C'est justement dans ce contexte que son école fut sponsorisée[7], par des figures de l'ultradroite japonaise tels que Ryochi Sasakawa (1899-1995), criminel de guerre notoire qui se vantait lui-même d'être « le fasciste le plus riche du monde »[8]. Alors que l'aïkido gagnait progressivement son label « art de la paix » et que l'on faisait passer son fondateur pour une sorte de Gandhi des arts martiaux, l'esprit insufflé par Shioda à son enseignement et particulièrement aux formations *senshusei* portait jusqu'en ces années 1990 les séquelles d'un

5 La position agenouillée dite *seiza* que l'on trouve en aïkido était à l'origine une posture cérémonielle utilisée dans des contextes précis. Ce n'est que dans le Japon en voie de modernisation de Meiji (1868-1912) que cette posture antinaturelle a été imposée comme expression de l'esprit japonais (cf. Yusei Tazaki, *Historical Study of Sitting in Japan : With "Seiza" As Main Topic*, Mukogawa Women's University, Japan).

6 Dès 1950, en pleine « purge rouge », Shioda organisa pour le compte de l'aciérie Nihon Kokan un groupe de briseurs de grèves réunissant une cinquantaine de brutes rompues aux arts martiaux.

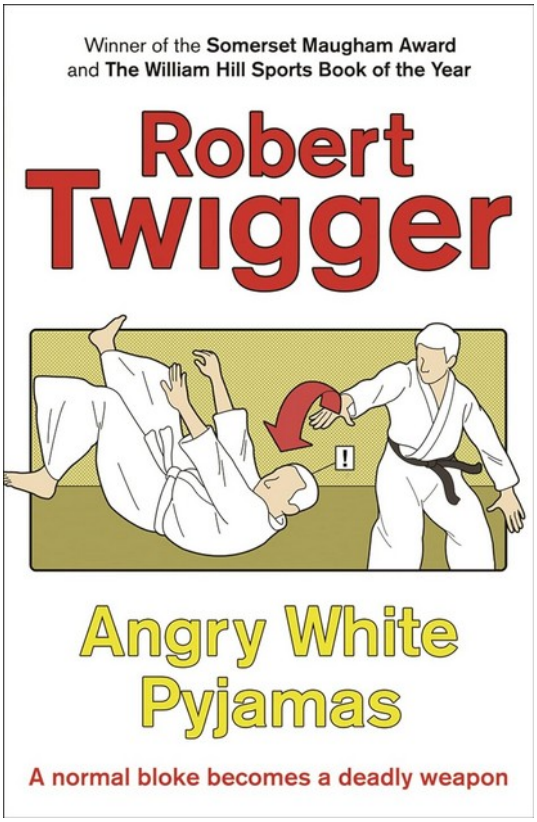
7 Ainsi que l'Aikikai et de la FAJKO (Federation of all Japan Karate Do Organisations).

8 Il s'était notamment enrichi grâce à un monopole sur les paris des courses de hors-bords alors très populaires.

militarisme désastreux qui avait mis l'Asie et la région Pacifique à feu et à sang. Une réalité qui se profile derrière la légende dorée de Osensei Morihei Ueshiba lui-même. « Plus divin est le mythe, plus petite est la part de l'homme » nous rappelle Twigger. En effet, le grand maître fut un soldat enthousiaste lors de la guerre russo-japonaise qui, bien après sa démobilisation, enseigna l'art de tuer à mains nues à l'école d'espionnage Nakano[9] ainsi que dans d'autres écoles militaires. Tout au long de sa vie il accorda sa confiance à des personnages aussi sulfureux que Okawa Shumei, poursuivi pour crimes de guerre 1946, le bonze Nissho Inoue, chef de Ligue du sang (Ketsumeidan) spécialisée dans l'assassinat politique, et bien d'autres activistes d'extrême droite du même tonneau. Son guide spirituel lui-même, l'escroc mégalomane Onisaburo Deguchi, s'inscrivait dans cette mouvance droitiste, fomentant des complots au sein de sa propre secte. Comme le confirma benoîtement son fils Kisshomaru, Ueshiba « n'avait rien d'un pacifiste »[10]. S'il rêva jamais d'une paix, c'était celle prônée par une autre de ses accointances, Kiyoshi Hiraizumi (1895-1984), l'un des principaux théoriciens du culte divin de l'empereur et d'un empire du Japon appelé à unir le monde en une seule famille (doctrine du *hakko ichiu*), ce qu'une soldatesque fanatisée s'efforça de réaliser en massacrant à tout va. Après la défaite du Soleil levant, d'étranges et fascinantes fleurs poussèrent dans ce terreau malsain. Les dangereuses arabesques des guerriers en pyjamas blancs décrits par Robert Twigger en témoignent.

José Carmona

www.shenjiying.com



9 Rikugun Nakano Gakko. Les techniques d'aïkido semblant trop difficiles à appliquer, Ueshiba fut finalement remplacé par les karatékas Shigeru Egami et Tadao Okuyama.

10 Ellis Amdur, opus cité page 158.